

ele, les détenus 'éternité



Une violation systématique des droits humains

Ressentie avant l'arrivée de Bukele comme un problème insoluble, l'éradication des gangs a réduit les meurtres et les extorsions à peau de chagrin. Les chauffeurs de taxi circulent aujourd'hui dans toute la ville, à toute heure. Les citoyens peuvent marcher dans la rue, les yeux rivés sur leur téléphone portable, sans craindre qu'il ne leur soit arraché des mains. Sous cet état d'urgence, prorogé à 24 reprises et désormais inscrit dans le quotidien des Salvadoriens, rares sont les téméraires qui se hasardent à commettre un délit. Dans cet Etat policier, l'œil omniscient est aux aguets, 24 heures sur 24. Le prix à payer fut la violation systématique des droits humains, comme les organisations internationales et la presse l'ont documenté. Les proches et les avocats des détenus se plaignent de l'absence totale de contact avec eux. Des centaines d'arrestations ont été effectuées pour « association illicite », un motif extrêmement vague, ou en raison de la présence de tatouages. Les tatoués se cachent à leur domicile de peur de ne plus jamais pouvoir rentrer chez eux. Les avocats pénalistes se présentent munis des décisions de justice enjoignant à libérer leurs clients, mais ils sont priés de repasser le lendemain. A l'intérieur se sont produits de mystérieux décès.

Le nombre de personnes accusées injustement reste une énigme. Selon Bukele, il se chiffre à 1 %, la moyenne dans les pays développés, un pourcentage toutefois avancé avec une certaine légèreté dont se méfient les experts. Lorsqu'il est interpellé à ce sujet, le président « millénial », ainsi surnommé en raison de sa jeunesse (il a 42 ans), de son utilisation des réseaux sociaux, de sa casquette à l'envers et de la cool attitude affichée, s'irrite, laissant transparaître une colère intérieure et une impulsivité corroborée par d'anciens collaborateurs. Le monde étrié de conseillers, de ministres et d'experts en marketing qui l'entoure l'a convaincu de son infailibilité. J.D.Q.

pour homicide aggravé, appartenance aux *maras*, port illégal d'armes et viol. Lío Killer garde la tête haute, le regard menaçant. « Passe par là », lui ordonne-t-on.

Enfin vient le tour de Christian Morelo Crispín – c'est ce qu'on a cru comprendre du directeur – alias Catracho, qui a été condamné à 76 ans de prison. Le plus dangereux, selon son pedigree, avec, à son actif, quatre homicides, dont celui d'une femme, et un viol.

Pour le chef de l'établissement, ces individus sont comme la plupart des détenus : ils ont « endeuillé et semé la douleur dans notre société ». Une phrase qui semble avoir déjà été ressassée.

La sensation de claustrophobie colle à la peau

Catracho est venu expressément d'un autre module et il faut l'y ramener. Un gardien le saisit par le bras gauche ; le garçon marche péniblement, à pas lents, tête en bas, humilié. Il dépasse les cellules des autres condamnés, qui l'observent les bras croisés. Certains froncent les sourcils, d'autres esquissent un sourire. Dans la rue, ils furent probablement rivaux, à l'époque où ils étaient des enfants qui tuaient et se faisaient tuer. Catracho passe devant des gardes armés portant des casques antiémeutes.

Il lui faudra devenir centenaire pour respirer à nouveau l'air du matin. Il franchit un premier portail, puis une seconde porte métallique qui se referme dans son dos. Elle résonne comme le bruit de la dalle de marbre qui atterrit sur la tombe.

De retour dans la prison de haute sécurité, les condamnés grimpent tout en haut de leurs couchettes, les jambes croisées, les yeux hagards. Vu sous cet angle, leur tableau est hyperréaliste. Au bout d'un quart d'heure, un sentiment de viol de leur intimité pénètre en vous. Il est temps de prendre un bol d'air. La sensation de claustrophobie colle à la peau.

Le directeur des lieux est le premier à prendre congé. Il remonte son pantalon à deux mains et ajuste ses lunettes. Une brise fraîche traverse la nuit. Convaincu d'avoir été investi d'une mission divine, il ajoute : « Ce sont des assassins, des psychopathes, des sociopathes. Mieux vaut qu'ils ne sortent jamais de là. »

Batifoler ne fait plus recette : le sexe devient ringard

Le désir sexuel baisse dans le monde. Et le taux de natalité part en vrille.

Tribune de Genève

BETTINA WEBER

En France, on s'envoie moins souvent en l'air que le prétend la vantardise gauloise. Un sondage du sérieux Institut français d'opinion publique a diagnostiqué récemment une baisse du désir « d'une ampleur jamais constatée » : l'Ifop l'a baptisée « récession sexuelle ». L'Hexagone se situe dans la même tendance que de nombreuses autres sociétés avancées. La revue américaine *Journal of Sex Research* vient de publier une étude portant sur 33 pays. Le constat est clair : l'activité sexuelle des jeunes baisse partout et n'augmente nulle part.

En janvier, plusieurs médias japonais ont annoncé que, selon les statistiques les plus récentes, 68 % des couples mariés n'ont « quasi aucune, voire pas » de relations charnelles. Un rapport du planning familial de l'Etat japonais note qu'un inversement de tendance « n'est pas en vue ». Pourtant, l'affaire est sérieuse : il y va de la survie de l'espèce, le sexe, ce n'est pas que coquinerie. L'indice de fécondité est à 1,26 enfant par femme japonaise, alors qu'il faudrait le maintenir à 2,1, seuil de renouvellement des générations. Une montée de sensualité ne semble pas imminente : une majorité écrasante de couples japonais qui ne font que peu ou jamais l'amour estiment que leur relation est bonne, voire excellente.

En Grande-Bretagne, le quotidien à sensations *Daily Mail* a titré : « The Great British Sexodus ». La situation n'est guère plus coquine en Suisse : en août dernier, femmes et hommes ont estimé, sur une échelle de 1 à 10, que leur envie de sexe se situait aux alentours de 5,9, alors qu'en 2021, l'indicateur pointait à 6,9. Les Allemands préfèrent regarder un épisode de plus de leur série TV favorite plutôt que de s'activer à l'horizontale. Et en France, le sondage Ifop montre que les hommes préfèrent conti-

nuer à jouer une partie de plus en ligne que de folâtrer avec leur partenaire.

Comment expliquer ce déclin ?

Pourquoi, dès lors, se fatiguer à fixer des *date nights*, s'enduire d'huiles de massage diverses et expérimenter des contorsions spéciales si ni elle ni lui n'en ressent le moindre besoin ? D'où provient cette perte de libido ?

On suppose que le dérivatif des séries, applications et autres jeux s'ajoute au porno en ligne, de plus en plus présent. En outre, la facilité à se procurer des sex-toys en le commandant tranquillement à la maison, sans devoir se risquer dans un sex-shop louche, favorise la masturbation solitaire sans interaction avec des inconnus.

Le problème principal est ailleurs : le stress permanent est considéré comme LE facteur principal du déclin des envies charnelles.

Le sexe est-il surestimé ? Dans un sens, la tendance actuelle est positive, analyse François Kraus, directeur de la recherche Ifop précitée. La réalité sexuelle n'est pas celle colportée par les médias. Faire l'amour était présenté comme bon et utile. Kraus note que, « après des années d'hypersexualisation », la dernière décennie marque une césure : « La pression retombe enfin, il ne s'agit plus de mener – fort activement – une vie sexuelle déterminée. » Les résultats actuels montreraient simplement la sexualité telle qu'elle est dans les faits, car les gens osent dire leur vérité. Le progrès amené par la libération sexuelle a mené à une marginalisation de toutes celles et tous ceux qui ne pouvaient pas se vanter de leurs coups d'un soir, ou qui trouvent révoltantes les descriptions d'orgies et passaient pour prudes et coincés.

S'y ajoute le fait essentiel que les femmes savent qu'elles ont le droit de dire non et le disent plus souvent qu'auparavant. Aujourd'hui, 56 % des Françaises expliquent qu'elles font l'amour de temps à autre sans plaisir ; en 1981, elles étaient 76 %. Et les Suissesses se laissent faire sans jouir dans 53 % des cas, les hommes dans 23 %, selon une étude des Universités de Lausanne et de Zurich.

Rien de grave, si l'on excepte l'aspect natalité. En Suisse, par exemple, l'année 2022 est celle où le moins de bébés ont vu le jour ; le taux de fécondité est à 1,4 par femme en âge de procréer.



L'activité sexuelle des jeunes baisse partout et n'augmente nulle part. © DR.